

Sapho selon André Bonnard & alii, essai de monographie

«La poésie de Sapho se dérobe aujourd'hui à notre connaissance.»¹

C'est d'une part qu'il n'en subsiste que de très rares exemplaires et quelques fragments atomisés, et que d'autre part au long des siècles (elle a vécu entre le VII^{ème} et le VI^{ème}) «une étrange coalition»², faisant l'impasse sur son originalité, l'a étiquetée dans des catégories trop étroites pour contenir son génie et circonscrire son identité. A commencer par une coalition sexiste, les hommes ne pouvant admettre l'exception d'une poétesse, de femmes (et d'hommes) l'instrumentalisant au nom de l'homosexualité, des érudits l'emmailotant dans les langes de la technicité, des Eglises la condamnant au nom de la morale. Or assurément aucune femme, ni même aucun poète, ni vraisemblablement aucun représentant de l'Antiquité ne nous est parvenu multiplié en autant d'avatars, à commencer par les allusions des auteurs classiques grecs et latins (souvent moqueurs comme Aristophane, ou condescendants comme Périclès ou Ovide, voire encenseurs comme Solon), et à poursuivre par son innombrable iconographie notamment sur céramique.

Deux remarques préliminaires :

- l'art saphique répond à la définition première de la poésie : il est création intégrale, énigme, merveille, étonnement, il ne se laisse emprisonner dans aucune définition, catégorie ou genre. Cette dixième Muse, Grecs et Romains l'ayant élue à ce titre, «fait une poésie qui dépasse, et parfois jusqu'à l'oublier, la passion même qui lui a donné naissance.»³
- la femme Sapho représente, au-delà de tout sexisme, un idéal féminin de liberté responsable que seul l'Egypte ancienne avait connu, et qui fait aujourd'hui, avec sa modernité, l'intérêt de son étude.

Divers témoins antiques⁴ (dont Strabon) mentionnent son statut (et son origine) aisée à Mytilène (en réalité plutôt à Eressos, cité moins prestigieuse) dans l'île de Lesbos, soit en pays *éolien* (groupe d'îles grecques avec la côte turque, Smyrne, Pergame et jusqu'à l'embouchure du Pont-Euxin ou Bosphore) où les femmes grecques jouissaient de l'égalité sociale. A l'opposé de la Grèce continentale où la femme, isolée dans ses activités, vivant séparée de l'agora et de la politique, était respectée en tant que cheffe du gynécée, et pour qui s'appliquait (s'applique ?) l'adage : «le meilleur éloge pour une femme est de ne jamais faire parler d'elle selon Périclès»⁵ en personne.

Sapho passe pour avoir été petite, brune, joyeuse et de franc-parler, ce qui ne correspond guère à l'idéal plastique de beauté (de l'époque !). Elle a trois frères, dont l'un au moins l'exaspère parce qu'il a dilapidé la fortune familiale en faveur d'une courtisane égyptienne et qu'il manque de tact à l'endroit de leur mère (qui porte le même nom que la fille chérie de Sapho : Kléis), un mari très riche venu de l'île d'Andros (Cyclades), et quelques amies et autres élèves. Lesbos était réputée pour ses écoles muséales à vocation religieuse (nous dirons *spirituelle* car leur but n'était pas religieux) tenues par des femmes, écoles dévolues à Aphrodite et aux Muses qui annoncent les futures *thiasés*, ou associations spirituelles qui regroupent dans le monde grec, puis par imitation dans le monde romain, divers corps d'arts et de métiers, comme philosophes, médecins, etc. Celles dévolues au culte *dionysiaque* consacrent un comportement de respect pour les mystères de la nature mise au service de l'homme.

¹ BONNARD André, *La poésie de Sapho*, Vevey, Editions de l'Aire, 1996. p.10

² Id. p. 11

³ Id. p. 12

⁴ Cf. SAPHO, ALCEE, Paris, Les Belles Lettres, 2003. p. 162 sv

⁵ BONNARD, p. 21e

Les *thiasés*, cœur de la culture antique déclinée au féminin, finissent à l'époque romaine par admettre les messieurs. Signalons que la découverte des poèmes saphiques est aujourd'hui de mise et que la presse ne manque pas alors de replacer Sapho dans l'actualité. C'est ainsi qu'en 2014 ont été découverts deux fragments, dont l'un compte (fait quasiment unique) cinq strophes complètes, en tout 45 colonnes, 330 strophes et 1300 vers, dans un rouleau de papyrus alexandrin aux mains de la collection Bodmer à Genève. Il s'agit d'un poème déjà connu sur le thème (plutôt original) de sa famille et du comportement de son frère en Egypte.⁶

Soulignons que cette liberté et cette égalité de l'homme et de la femme, de l'époux et de l'épouse, typiques du pays éolien, qui se retrouvent dans l'Iliade homérique notamment avec Andromaque et Hector, sont à l'image de la tradition égyptienne où la femme est plutôt libre et indépendante. En Eolie la fin recherchée est la Beauté en tant qu'Idée absolue et inatteignable et dont le culte ou la recherche sont sources de joie. Il s'agit pour Sapho et son école ou sa pédagogie de «mettre la femme en possession de sa beauté»⁷ : c'est là sa profession, sa vie. Elle n'est de loin pas la seule femme d'Eolie à professer l'éducation des jeunes-filles au social, à la famille, à la musique, à la danse, à la philosophie, (elle aurait, dit-on, inventé le plectre), etc., bref au savoir-vivre, à la culture, à l'amour y compris maternel.

A l'art de la quête du Beau est en effet associé celui de l'Amour. L'Amour ou l'Eros au sens propre du terme, comme la Beauté en effet, sont des valeurs idéalisées, soit imaginées dans l'absolu à la fois inatteignable, infiniment désirable et participant de l'essence humaine. Dans ce processus identitaire qu'est la quête de l'amour du Beau qui est le Vrai, Sappho est associée à Socrate déjà depuis l'Antiquité⁸. Ni Solon enthousiaste, qui souhaite se faire rapporter une parole de la poétesse sur son lit de mort, ni Platon qui en parle avec une sympathie enjouée, ni les innombrables représentations de son portrait, ne nous trompent à l'égard des sentiments de ferveur et d'admiration qu'elle a nourris au cours des siècles dans un monde d'hommes,⁹ ce qui exemplaire sinon unique.

Relevons avec Bonnard¹⁰ l'un des genres de la poésie saphique : l'*hyménée* (communément appelé *épithalame*). C'est un genre très ancien vraisemblablement en provenance de l'Inde, populaire, tendre et moqueur, pratiqué à l'occasion d'une fête, par exemple un mariage. Il est traditionnellement rustique. Avec Sapho il va plus loin, met en exergue la *sainteté* du mariage et exprime une ardente ferveur d'amour pour la *nature*. Il décrit des événements concrets, d'ordre disons physiologique, quand ils ne sont pas de purs symboles, dont le déroulement ponctue la recherche passionnée du Beau, du Naturel, du Vécu, de l'Authentique, du Vrai. La dimension spéculative, précisons avec force : *spirituelle*, partout présente n'est jamais explicite ou directe, mais *évoquée*. Le rapport à la nature est présenté comme un mystère, d'où la pertinence et l'actualité du symbolisme poétique. Cette manière d'expression me paraît unique dans l'Antiquité. Elle est moderne dans la mesure où les étiquettes de la coalition historique anti-saphique sont oubliées, car on y retrouve exprimés dans la simplicité de leur authenticité, les grands paradoxes de l'angoisse humaine, ainsi que les prémisses des absolus judéo-chrétiens. Ce terrain de chasse spéculative ou spirituelle est «une région de la poésie que Sappho a la première explorée.»¹¹

Il nous paraît difficile et peu important de classer l'œuvre. En effet des IX Livres et 11 à 12000 vers recensés, il ne reste que quelques fragments dont une poignée sont presque complets et le tout tient

⁶ Cf. revue DESMOS no 48 novembre 2015

⁷ BONNARD. p. 24

⁸ Cf. notamment Maxime de Tyr ment, dans SAPHO, ALCEE, p. 170

⁹ Id. p. 175

¹⁰ BONNARD p. 27-37

¹¹ Id. p. 37

de l'ode, de l'épigramme, de l'hymne, de l'épigramme, etc. Une mention spéciale est à réserver à la *strophe saphique*, apparemment de son invention, reprise par Catulle et Horace, les hymnes chrétiennes, enfin La Renaissance et toutes les langues de l'Europe dès le XV^{ème}.

Elle se compose de 3 vers hendécasyllabes saphiques (ou *grands saphiques*) et d'un vers adonique de 5 syllabes. Schéma du *grand saphique*¹² :

— υ — υ — || υ υ — υ — υ

La quatrième syllabe est indifférente dans la prosodie grecque, elle est normalement longue dans la prosodie latine, sauf rares exceptions. La césure la plus fréquemment rencontrée (notamment chez Horace) est à la cinquième syllabe. L'analyse en pieds est problématique.

Schéma de l'*adonique*

— υ υ — υ

Φαίνεται μοι κῆνος ἴσος θεοῖσιν
ἔμμεν' ὄνηρ, ὅττις ἐνάντιός τοι
ἰσθάνει καὶ πλάσιον ἄδῦ φωνεί-
σας ὑπακούει
(Sappho, Livre I, 2)

Celui-là me paraît être l'égal des dieux,
l'homme qui, assis en face de toi,
de tout près, écoute
ta voix si douce.¹³

Le même poème, traduit par Catulle :

*Ille mi par esse deo videtur
Ille si fas est superare divos
Qui sedens adversus identitem te
Spectat et audit*

(Catulle, poème 51, première strophe)

Attention, dans la poésie de Sappho, au contraire de la poésie descriptive que Bonnard qualifie de «décadence alexandrine»¹⁴, il n'est que de l'événementiel : «l'objet du désir reste en ces vers hors de notre prise. Seuls sont notés, avec une exactitude qui ne bronche pas, les événements dont il est le principe....comme le note Boileau à propos de l'Illiade :

chaque mot, chaque vers court à l'événement.»

Racine, notamment dans Phèdre, s'exprime à l'occasion comme un bon élève de Sappho :

¹² Ex Wikipédia

¹³ Trad. in SAPHO, ALCEE

¹⁴ BONNARD p. 44

Je le vis : je rougis, je pâlis à sa vue ;
 Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
 Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.
 Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

Et voici la même Sappho dans la belle traduction de Bonnard :

Il me paraît qu'il est égal aux dieux,
 celui qui, face à face,
 assis tout près de toi,
 entend ta voix si douce,

Et ce rire charmant, qui, je le jure,
 dans ma poitrine affole mon cœur,
 sitôt que je te vois, ne fût-ce qu'un instant,
 aucun son ne passe plus mes lèvres,

Mais ma langue se sèche,
 un feu subtil court soudain sous ma peau,
 mes yeux ne voient plus rien,
 mes oreilles bourdonnent,

Je ruisselle de sueur,
 un tremblement me saisit toute,
 je deviens plus verte que l'herbe.

Il me semble que je vais mourir...

Exemplarité du dépouillement qui va jusqu'au vécu direct de l'événement physiologique, et qui, présenté comme le combat pour le *Beau-qui-est-le-Vrai* (sur le front du désordre de la passion érotique), exprime l'être dans la plénitude du mystère de sa nature. Bonnard parle d'une succession de faits dramatiques, soit : «Des faits, rien que des faits. Rien que la notation précise - non pas même

audacieuse, mais simplement rigoureuse - des effets physiques du désir»¹⁵, lequel n'est jamais nommé. La construction *métaphorique* permet à l'art poétique de toucher, par le truchement de la personne aimée, aux *vertus universelles* et inatteignables de la Vérité, de la Beauté, de l'Amour. De toucher sans l'atteindre, car l'objet du désir, qui est celui de la *quête de sens*, demeure hors de portée, hors appropriation. L'expression poétique se déploie dans sa dimension à la fois première et primitive, qui est théologique au sens de la recherche fondamentale de l'être et de son sens. C'est la voie de la transcendance qu'ouvrent poésie et philosophie grecques, nous le soulignons, prémisses de la théologie judéo-chrétienne. En effet : «L'art de Sapho est respect d'elle-même, soumission à la vérité de son expérience.»¹⁶ La seule soumission nécessaire de l'être est celle de la vérité, non pas de la Vérité une et universelle et donc transcendante, mais celle de la vérité relative telle que perçue, et c'est la poésie qui ouvre le passage. Nous voilà dans la Caverne de Platon. Poésie et acte de foi ont ceci de commun qu'ils expriment tous deux l'éthologie d'une vérité désirable passionnément et inatteignable définitivement, dans la quête d'identité et de sens qui est le propre de l'homme. Tant et si bien que «Le signe poétique remplace l'être entier. Il fait davantage : il le suscite, il lui confère l'existence.»¹⁷

Et là-bas son appel perçant nous invite à la rejoindre,
 et la nuit aux subtiles oreilles
 cherche à redire au-delà des flots qui nous séparent
 ces mots qu'on ne comprend pas,
 cette voix mystérieuse...

La poésie de Sapho n'est pas seulement première ou primitive au sens de la *sagesse* humaine, elle est moderne au sens qu'elle corrèle *amour* et *nature*, soit le pôle des *sentiments* ou de l'intériorité, et le pôle des *sensations* ou du monde extérieur, les deux se situant en tension complémentaire et réciproque.

J'aime la fleur de la jeunesse...
 un amour m'est échu en partage,
 c'est l'éclat du soleil, c'est ta beauté.

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des
 branches.
 Et voici mon cœur qui ne bat que pour vous.

.....

¹⁵ Id. p. 40

¹⁶ Id. p. 42

¹⁷ Id. p. 63

Venez, amies, dans le vallon sacré,
séjour ravissant des nymphes rustiques,
où la fumée de l'autel fait monter
l'odeur de l'encens.

L'onde fraîche chante sous les pommiers,
le jardin respire à l'ombre des roses,
et des feuillages qu'agite le vent,
descend le sommeil.

Voici en guise d'ouverture, une citation que André Bonnard, à mes yeux le prince des hellénistes, fait à propos de l'Antigone de Sophocle et qui, toujours à mes yeux, colle à Sapho comme un peplos antique : «Le grand poète ne se propose pas de nous divertir, mais bien de nous convertir, non de nous distraire, de nous détourner de nous-mêmes mais de nous accomplir dans cette vérité de notre personne qu'il a découverte pour nous.»¹⁸

-

Jean-Marie Brandt, 3 janvier 2016

¹⁸ BONNARD André, *La tragédie et l'homme, Etudes sur le drame antique*, Vevey, Edition de l'Aire, 1992, p. 30